



FRANÇOISE THILL-MILLION PRÉSENTE

— *les* **MARIÉS** *de la* —  
**GRANDE GUERRE**

PRÉFACE DE FRANÇOIS D'ORCIVAL



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

Françoise Thill-Million

LES MARIÉS  
DE LA GRANDE GUERRE

---

*Préface de François d'Orcival,  
de l'Institut*

Avec le soutien de la Région Basse-Normandie



Éditions Pierre de Tailiac  
13, rue des Tamaris • 14640 Villers-sur-Mer  
[www.editionspierredetailiac.com](http://www.editionspierredetailiac.com)



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

*À mon père,  
À la mémoire de tous mes aïeux,*

*Pour Fabrice, Julien,  
Pauline et leurs enfants.*

---

## Préface

---

### *Les mariés de janvier 1917*

Ce livre est un acte de tendresse, d'affection et de piété. Françoise Thill-Million a retrouvé la jeunesse et les premières années de mariage de son grand-père et de sa grand-mère. Une jeunesse et un mariage pas tout à fait comme les autres puisque cela se passe en pleine guerre. La Grande Guerre. Lui, Pierre, et elle, Jeanne, se sont épousés un 15 janvier 1917 à Rosny-sous-Bois, quand il a pu obtenir une permission de quelques jours ; il n'y a quasiment plus d'hommes dans les familles – ils sont tous partis au front.

Cette année-là, qui commence par le bonheur de Pierre et Jeanne, l'amour et la confiance qu'ils se donnent l'un à l'autre, sera pour la France une année noire, l'année du doute, des batailles sans issue, des mutineries et de la paix impossible. Elle se terminera par l'appel à Clemenceau. Pierre fait la guerre depuis le début. Il était aux Épargnes, en janvier 1915, la crête terrible située à l'est de Verdun, en Meuse profonde. Caporal (puis sergent) au 106<sup>e</sup> RI, le régiment d'infanterie du lieutenant Maurice Genevoix, il survit à ces combats épouvantables qui durent deux mois, « une lutte surhumaine ». On le verra partout, au Chemin des Dames, en Alsace, en Lorraine, jusqu'à l'heure où sonne le clairon de l'armistice.

« Oui, ma chérie, écrit-il à Jeanne le 11 novembre 1918, ton cauchemar est fini et à présent, je suis certain de ne pas mourir à la guerre. » Elle l'attendait depuis ce mariage tant espéré et si heureux, quand elle lui avait adressé cette lettre : « Vivement la prochaine perm' ! Pourvu que ce ne soit pas dans six mois ! D'ici là, la guerre sera finie, hein, mon loulou chéri, et nous pourrons penser au retour. » Elle patienta encore pendant vingt-deux mois, six cent soixante jours. Dans l'embrasement général, elle échangea avec lui des mots doux, des nouvelles tendres et des espoirs infinis. Jusqu'à ce qu'elle puisse s'exclamer : « Quel bonheur, ce n'est pas possible ! » quand elle sut qu'il allait vraiment rentrer. Enfin !

Tout a commencé par des photos. Noir et blanc ou sépia, elles sont visibles en trois dimensions, quand on les regarde avec un stéréoscope. Des photographies d'une qualité exceptionnelle. Il y en a une centaine. À travers elles, la guerre surgit dans toute sa brutalité, et ce n'est qu'un début. Voici un soldat aux jambes coupées ; au deuxième plan, un autre soldat fume un cigare, apparemment indifférent. Cette photo a été prise aux Épargnes ; on y lit l'horreur et le détachement vécus par les hommes qui revivent sous ces plaques.

Ces photos étaient effacées du souvenir, gommées de la mémoire, enfouies dans un lointain passé. « Mon père les avait rangées et n'en parlait plus », confie l'auteur, la petite-fille de Pierre.

Elles conduisent à d'autres découvertes, à d'autres archives, plus touchantes encore, plus intimes, plus émouvantes : des centaines de lettres, glissées parmi des souvenirs

familiaux. Françoise Thill-Million en détache trois cents lettres échangées entre Pierre et Jules, son frère, entre Pierre et Jeanne, sa fiancée et bientôt sa femme. Des lettres écrites à la plume ou au crayon, fines, très fines, sur de tout petits bouts de papier miraculeusement préservés. Des lettres qui vont compléter le journal de guerre, le carnet qui livre, jour après jour, la réalité de la guerre.

Ainsi apparaît une longue histoire, la grande d'abord, racontée sur les sentiers de la guerre, dans la boue des tranchées, les nuits de bombardement, et puis l'autre histoire, celle qui vous fait revivre une famille à l'autre bout de ce long tunnel des marches et des combats, une toute jeune femme et des parents à qui Pierre rapporte les petits faits qui entretiennent l'âme et le cœur.

Cela ressemble à la photo du début : ici les ravages de la guerre, et en arrière-plan, la vie, toujours plus forte, l'attente, l'instant de sérénité, le repos.

Où Pierre avait-il donc vécu tout cela ? Les noms des routes et des villages, des pitons et des rivières étaient bien là, couchés sur le papier, mais que disaient-ils vraiment ? Il fallait aller sur place pour voir et comprendre. Françoise Thill-Million s'y est rendue par un froid et maussade mois de janvier, le mois de la bataille des Épargnes, le mois du mariage de ses grands-parents à Rosny.

Elle a ressenti cette impression indéfinissable de fouler, sous la mousse du temps, comme un tapis de morts. « Les âmes des morts sont là, présentes. » Ce n'était pas une partie de campagne, mais une plongée dans le passé.

Un jour, rentré vivant de cet immense et tragique décor, le grand-père est revenu. Il a repris la vie civile. Des enfants sont nés, puis des petits-enfants. Il ne se racontait pas. Il avait tout rangé dans le tiroir aux secrets. Même s'il retrouvait ses camarades de régiment dans le recueillement des hommages aux camarades disparus. Son fils non plus ne s'est pas livré.

\*

Alors c'est la petite-fille qui s'est dévouée, en faisant parler ce passé intime. Son métier était justement d'accompagner les gens afin qu'ils reprennent confiance en eux, qu'ils repartent dans la vie, en y croyant un peu plus. Elle a fait toute sa carrière comme consultante en ressources humaines, cherchant à dévoiler la richesse que recèle le cœur de chacun. Au fond, c'est ce qu'elle a continué de faire en retrouvant les lettres de Pierre et de Jeanne. Mais grâce à la restauration et à l'édition de ces souvenirs, elle nous révèle aussi la fidélité de sa tendresse pour ses grands-parents.

François d'Orcival  
*de l'Institut*



*La première carte de Pierre à Jeanne.*



« Est-ce que ce genre de carte te plaît ? », demandait Jeanne à Pierre.

---

1912-1913  
La Belle Époque

---

*Promesses*

Elle lui a écrit avant même qu'il ne parte pour qu'une lettre l'attende dès son arrivée à la caserne.

Pierre est depuis trois jours sous les drapeaux et ce soir du 10 octobre 1913, il n'a qu'une hâte : répondre à la première lettre de sa belle, Jeanne.

« Ma petite Jeannette adorée, je viens de recevoir votre lettre qui m'a fait bien plaisir, car je l'attendais avec impatience. Vous dites que je suis parti un peu vite à la gare de l'Est. Il le fallait, car je sentais les larmes qui me montaient aux yeux et il valait mieux que je m'en aille de suite, c'est peut-être un peu dur, mais c'est plus sage.

Je regrette de n'avoir pas vu Geo<sup>1</sup> avant mon départ, ce sera pour ma permission qui ne sera peut-être pas à la Toussaint. Je vous demanderai de ne pas m'envoyer *Comedia* ni la feuille littéraire, car je ne sais pas encore si on a le droit de les recevoir. En tout cas, gardez-les-moi, je les prendrai à ma première perm', car je voudrais bien

---

1. Geo est un très bon ami de Pierre, incorporé en même temps que lui. Sa fiancée, Albertine, est l'amie de Jeanne.

avoir quelque chose à lire, mais on ne peut pas recevoir de journaux à la caserne, il n'y a que quand on sort en ville.

Aujourd'hui, nous avons fait trois heures et demie d'exercice pour apprendre les mouvements et à saluer, car ceux qui sauront saluer sortiront sans doute dimanche d'après ce qu'on nous a dit, peut-être est-ce pour que l'on apprenne plus vite tout le fourbi; ce qu'il y en a, c'est phénoménal. Si vous voyiez les hommes faire le salut, il y a des fois où l'on a bien envie de rire, mais il faut se retenir, car on se ferait engueuler. Il y a un sergent qui est tout particulièrement rosse, tous les autres officiers et sous-officiers sont très gentils, mais celui-là, il sait y faire pour nous boucler. Enfin ça se tasse. Je me figure qu'il y a déjà un mois que je suis là et ça ne fait que trois jours, c'est pas encore fini.

Surtout, ne vous désolez pas et prenez patience; le plus vite que je pourrai aller voir Paris et ma petite Jeannette, j'irai, mais quand? Je n'en sais rien. Bien le bonjour à vos parents et embrassez bien Louissette pour moi. Au revoir, ma petite Jeannette, bon courage et patience, telle est notre devise à tous deux.

Mille bons baisers de votre Pierrot qui vous adore pour la vie et vous embrasse encore cent mille fois de loin en attendant de le faire de plus près. Vous pouvez être sûre que je regarde votre photo, cela me donne du courage. Votre Pierrot pour la vie. »

Pierre vient d'être appelé pour trois ans de service militaire au 106<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Il est affecté à la caserne Chanzy à Châlons-sur-Marne.

Une semaine plus tard, il explique à Jeanne son emploi du temps de soldat :

« Je suis sorti en ville aujourd'hui, mais je ne me suis pas amusé. J'ai fait un billard, mangé deux petits pains et une tablette, bu de la bière et [suis] rentré à la caserne. C'est facile de sortir de ces baraquements, car il n'y a pas de grille, on rentre et on sort à peu près comme on veut. Les anciens doivent rentrer de marche cette nuit, nous n'allons pas dormir encore beaucoup s'ils rentrent, car ils vont faire du potin. Nous venons de passer trois jours là, très chics, pas d'exercice, à peu près libres de faire ce qu'on veut, pas de chefs. Mais maintenant, ça va changer, car je crois que mercredi, le général va passer la revue.

Vous m'excuserez si je ne vous écris pas, car il va falloir la préparer cette revue. En tout cas, je ferai mon possible. Bien le bonjour chez vous. Mille bons baisers de votre Pierrot qui vous aime beaucoup. Pierre. »

La première permission a certainement dû être accordée à la Toussaint; les liens se sont resserrés: en novembre, il la tutoie...

« Ma petite femme chérie,

J'ai reçu une lettre de Geo à midi, il a reçu sa feuille, il va à Verdun dans l'artillerie, tu parles s'il en fait une tête. Il me dit qu'il a le cafard de partir si loin, je comprends ça. Mais moi, étant plus près, je n'ai pas de veine non plus.

Voici la photographie de ma section. Nous sommes près du petit bois dont je t'ai parlé l'autre jour. Les anciens ont le casque, le grand au milieu en noir est le sous-lieutenant ; à ta gauche, il y a notre sergent. Je suis sûr que tu ne me reconnaitras pas, ma petite poule chérie. Tu vois, je ne la fiche pas trop mal en soldat. Nous nous étions déjà fait photographier il y a au moins dix jours, mais nous avons été loupés et je n'ai pas voulu t'en causer pour te réserver cette surprise et je suis sûr que tu ne m'en voudras pas, au contraire. Je vais en envoyer une à Maman et à mes sœurs et frères ainsi qu'à Geo. Tu pourras m'envoyer du chocolat dans la semaine si tu veux, je n'en ai plus beaucoup, mais surtout ne fais pas de folie. Tantôt nous avons passé la revue par le commandant, ce qui a consisté à nous faire rester en place pendant plus d'une heure et le commandant a passé devant nous sans presque nous regarder. Demain je ne sortirai pas encore, car demain matin je vais travailler au bureau et l'après-midi j'astiquerai mes crins.

Bonjour chez toi, embrasse bien Louison et bonjour à Léon et Lucie<sup>2</sup> et à toi les meilleurs baisers de ton petit homme qui ne pense qu'à toi et t'aimera pour la vie. Pierre. »

L'année 1913 se clôt le 18 décembre sur une lettre de Pierre, porteuse d'une photo et d'une bonne nouvelle.

2. Louison ou Louisette est la petite sœur de Jeanne, Léon son frère et Lucie sa meilleure amie.



« Ma petite femme chérie,  
J'ai reçu ta lettre ce soir ; tu vois, le service de la poste ne marche pas bien ou alors mes lettres, tu ne dois les recevoir que le lendemain.

Enfin une bonne nouvelle, mon amour. Les permissions du jour de l'An sont augmentées d'une journée, nous avons sept jours au lieu de six, décision du Général. Nous partirons le mardi 30 décembre et reviendrons le mardi 7 janvier, tu parles quand j'ai vu ça si ça m'a fait plaisir, un jour de plus avec ma petite poulette chérie, quelle fête, tant mieux si j'ai ma perm', nous allons pouvoir en profiter.

Depuis samedi, il y avait un copain qui avait ces cartes<sup>3</sup>, j'oubliais toujours de lui réclamer, mais enfin ce soir, j'y ai pensé et je m'empresse de t'en envoyer une ; tu vois ce

3. Voir cahier photos page IV.

que nous sommes bien pour marcher, nous avons déjà fait près de 16 km à ce moment-là et regarde un peu le nombre de courroies que l'on a sur soi.

Aujourd'hui, je ne me suis pas ennuyé, ça va maintenant, mon cafard est passé et je veux que toi, tu sois comme moi, c'est-à-dire prendre le temps comme il vient.

J'ai reçu une carte de Geo à midi, il vient aussi en perm' au jour de l'An et comme Léon sera là aussi, tu parles si le régiment va être sur le tapis ; pourvu que Louis vienne aussi, la collection sera complète.

Bonjour chez toi et à Léon. Embrasse bien Louison. Et à toi, ma Jeannette chérie à moi tout seul, cent mille bons baisers de ton petit homme qui n'aime que toi seule au monde et se garde entier pour sa petite femme. Pierre.»



Pierre en 1913.

Dix-huit mois plus tôt, l'année 1912 était riante et l'on s'amusaient encore beaucoup. Le dimanche de Pâques, 7 avril, dans l'ambiance enjouée du beau dancing Magic City, Jeanne Thibaud et Pierre Thill venaient de se rencontrer sur une musique de Franz Lehár...

Pierre a 20 ans. Les cheveux roux, un regard bleuté et doux bien qu'un peu sévère, il porte une petite moustache élégante. Mais surtout, il valse si bien qu'il peut danser sur une table ronde. Il ne va pas tarder à y entraîner une Jeanne émerveillée... qui raconte à ses petits-enfants, soixante ans plus tard : « Nous dansions, mon amie et moi, au son de la *Veuve joyeuse*, quand deux jeunes gens s'approchent pour nous inviter. Je danse avec celui qui se trouvait là et elle, avec l'autre. C'est le destin qui l'a voulu, car depuis ce jour-là, nous sommes devenus camarades en tant que bons danseurs : il me plaisait, car il dansait bien. »

Jeanne est une brune piquante aux yeux de braise. À 19 ans, elle affiche sous une lourde chevelure des traits affirmés, comme son caractère. Pierre commence auprès d'elle une cour discrète, mais assidue. « Nous nous retrouvions tous les dimanches au bal, quelquefois à la Gaité Montparnasse, un petit music-hall qui est devenu aujourd'hui un théâtre. »

À l'époque, les jeunes filles se laissaient aborder à condition que l'intéressé sache y mettre les formes nécessaires. Jeanne était de celles qui savaient clairement manifester leurs aspirations et prendre des engagements.

« Pierre venait me chercher à l'atelier, faubourg Saint-Martin, près de la gare de l'Est. Nous faisons une petite promenade le long du canal en attendant l'heure de mon train pour Rosny-sous-Bois où je venais d'emménager avec mes parents.

Nous parlions sérieusement de choses et d'autres. Je me suis rendu compte de son sérieux, car il me parlait de sa mère, de ses sœurs, de sa situation au retour du régiment, car une place lui était réservée chez un architecte.

Les jours passaient, puis ce fut le Conseil de révision. Il devait partir à Châlons-sur-Marne [aujourd'hui Châlons-en-Champagne] pour deux ans en octobre 1913.

C'est là qu'il m'a demandé si je voulais attendre et qu'ensuite il se marierait avec moi. J'ai dit "Oui" ... et j'ai attendu pendant cinq ans et demi. Du jour où il est parti au régiment, je lui suis restée fidèle et ne suis plus allée au bal.

J'ai malgré ça regretté de ne plus avoir dansé dès la fin 1913. On parlait beaucoup de la guerre, mais nous étions jeunes et pensions à autre chose. »

Jeanne ne le savait pas encore, mais elle ne dansera plus pendant presque dix longues années. Elle pensait attendre son amoureux juste le temps de son service militaire. Or, celui-ci fut rallongé d'une année en 1913, et la guerre, déclarée le 2 août 1914, prolongera l'attente des jeunes gens jusqu'en 1919.

En 1913, Pierre effectue son service militaire et rencontre Jeanne. Mais, alors qu'ils commencent à peine à se connaître, la guerre éclate. Pierre est envoyé sur le front et les jeunes amoureux n'ont plus qu'un moyen de garder le contact: s'écrire.

À travers cette correspondance passionnée, on découvre le quotidien d'un jeune couple en 1914-1918: l'éloignement, les retrouvailles durant les permissions qui durent à peine quelques jours, le mariage sous les bombardements, la naissance du premier enfant alors que Pierre est au front, les disputes banales et les réconciliations enflammées qui caractérisent tout jeune couple.

Plus de 300 lettres font revivre ces années mouvementées où se côtoient tourments et légèreté. Ce récit est un magnifique témoignage d'espoir. Pendant la Grande Guerre, la vie...

16,90 €

